

# SERAING, OUGREE, JEMEPPE AU PASSE

## témoignages sur les années 30-50

N° 0 – 1992 25 F.

ASBL **Renouveau Ouvrier** rue de l'Enseignement, 213 – 4102 Ougrée

Tél. (04)336.60.17 Dépôt: OUGREE 1

*Brochure remise en page afin de faciliter la lecture à l'écran ...*

## Présentation

Pourquoi retourner vers le passé à travers des témoignages ? Il existe plusieurs raisons judicieuses. Une d'entre elles nous attire plus. L'entité de Seraing possède en effet une histoire originale puisque c'est là qu'est né et s'est développé un mouvement ouvrier, populaire; celui-ci a eu une influence prépondérante sur ce que le pays présente de progressiste.

Retrouver ce développement, non pas en l'isolant, mais au sein de la vie quotidienne de la population, nous paraît être un objectif important. Pas seulement par respect pour ceux qui ont combattu courageusement afin que l'ensemble des travailleurs vive mieux, mais aussi parce que ce passé nous semble comporter des idées, des outils utiles pour affronter les problèmes actuels.

La forme du témoignage permet de pénétrer plus profondément dans la réalité. Un seul exemple: l'expérience de notre association de l'entraide entre familles pour se procurer une alimentation saine et à prix abordable a des points communs avec les "groupes" qui ont proliféré dans l'entité aux environs de 1900 et qui existaient encore dans les années 30.

Le passé que nous retrouvons dans les témoignages n'est pas toujours rose, il défile au gré des rencontres, et c'est à chacun d'en faire son profit.

### LA METHODE

Nous avons pris l'alimentation comme référence principale, puisque se nourrir est le besoin "le plus" fondamental.

Tout ce qui concerne la nourriture est abordé de manière large, en débordant sur les événements sociaux et politiques. Après tout, c'est pour vivre mieux que les combats ont été menés.

Mais il n'est pas possible d'avoir une vue d'ensemble des situations avant d'avoir effectué un travail historique approfondi. Ce n'est pas notre ambition.

Le choix des témoins est déterminé par la nature de la population à l'époque (population industrielle, surtout métallurgie et mines). C'est souvent le hasard qui préside au choix des témoins particuliers (membres de cercles de pensionnés, amis d'autres témoins, etc.).

Pour éviter toute "manipulation", les témoignages (les extraits) ne sont pas commentés.

Les commentaires éventuels seront publiés à part.

Plusieurs témoins ayant souhaité conserver l'anonymat, nous l'avons généralisé, sauf souhait contraire.

Vous êtes donc invité à un voyage relativement désorganisé dans le passé, à parcourir en plusieurs étapes. Cette revue, expérimentale, au n°0, en est la première.

### APPEL ET REMERCIEMENTS

Nous avons besoin de documents et témoignages pour les années 30 à 50. N'hésitez pas à nous apporter votre aide ou vos conseils !

Nos remerciements vont en premier lieu à tous ceux qui ont témoigné et à tous ceux qui nous ont mis en rapport avec des témoins. La "Cellule Mémoire Ouvrière de Seraing" a apporté aimablement sa collaboration. L'Institut d'Histoire Ouvrière Economique et Sociale, ainsi que l'Institut Liégeois d'Histoire Sociale ont mis leur documentation à notre disposition.

#### SOMMAIRE

	PAGE
NOURRITURE AU QUOTIDIEN (AVANT-GUERRE)	2
LES MAGASINS D'ALIMENTATION VUS DE L'INTERIEUR (AVANT-GUERRE)	5
VIVRE PENDANT LA GUERRE	7
DEUX ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE RACONTENT	10
DES RESISTANTS D'ICI	13

# Nourriture au quotidien

(avant-guerre)

## L'OUVROIR D'OUGRÉE

“Avec la tartine, on mangeait beaucoup de maquée fraîche (qui tournait après trois, quatre jours); les ménagères faisaient elles-mêmes du saindoux avec la feine du boucher. On cuisinait au saindoux. La margarine servait aussi à cuisiner ou sur le pain, pour les pauvres. On mangeait des “tartines de Flamands” avec du sirop, confiture et maquée en même temps. Les tartines étaient au beurre. Comme fromage, il n’y avait que le Hollande, mais c’était du bon. Il y a encore quelques maisons à Herve et à Charneux qui en fabriquent du bon.

Une épicière fabriquait elle-même la tête pressée, c’était délicieux; on avait aussi du boudin noir, de la vinaigrette avec les oreilles du cochon, le kip kap.”

“On mangeait beaucoup de potées avec chou, carottes ou poireaux (les légumes qui se conservent), avec des cretons. Pas de chou fleur. De la salade liégeoise. Du lard la plupart du temps; de temps en temps, une saucisse, une côtelette. Parfois, du coeur, du mou, des rognons rôtis oignons. Il y avait des potées avec de l’oignon également.”

“Parfois, on avait beaucoup de pommes: des *beaux pommiers*, des *belles fleurs*, des *gueules de mouton*, des *reinettes étoilées*; on mangeait la compote sur la tartine.

Il y avait aussi des *priesses*, une sorte de prune qu’on ne voit plus. Tous ces fruits étaient à des prix accessibles, mais on n’avait pas comme maintenant des fruits en toute saison. La banane était plus chère et on n’en avait pas toute l’année. Les oranges étaient pour la Saint-Nicolas.”

“Le menu de fête ? Oh, oh, on avait alors du poulet. Un menu de communion, c’était de la soupe à la tomate (soupe la plus chère), salade, lapin ou poulet, et frites ou croquettes. On avait un jambon salé qu’on cuisait, uniquement en temps de fête, car la charcuterie était un luxe.

On cuisait aussi des tartes, on avait un four à soi, en pierre, ou bien on allait cuire chez le boulanger. Biez du Moulin, un four extérieur servait pour cinq personnes: celui qui cuisait amenait son fagot.”

### PRIX DE LA VIANDE (1935)

<b>Bouilli:</b>		<b>Lard:</b>	
Jarret, Tendre-côte	8	Gras	5
Plate-côte, Flanchet,	9	Maigre	6
Brosse	9	Fumé	9
		Jambon, Côtel. Spriling,	11
<b>Rôti casserole:</b>		Côtel. Côtes, Filet	16
Collier	9	Carbonades, Rôti	18
Langue de bœuf, Belle-	10	Saucisse	10
côte, Rose, Plat filet	10	Hachis	9
Rond filet, Couri	14	Plate-côte, Jambonneau	4
		Feine	5
<b>Rôti:</b>		Saindoux	6
Entrecôtes, Rosbeef au filet	25	Tête	4
Falant	20	Jambon fumé	13
Tulipa	25	Epaule fumée	12
Haye	22		
Filet d'Anvers	24		
Hachis	10		
Graisse fondue	-		

## **ROBERT (OUGRÉE)**

“Je suis né dans le bas d'Ougrée, dans une maison de la commune, avec une place et une chambre à coucher. En 38, il y avait trois enfants; maman était handicapée d'une jambe. Papa travailla dans la mine et ensuite à l'Azote, il gagnait 32 ou 33 F par jour. Une bière coûtait 1 F et on avait une petite glace rectangulaire pour 27 centimes.

Le matin, on mangeait du pain avec de la confiture et du sirop; le soir, c'était des pommes de terre, du lard, des légumes de notre petit bout de jardin. Le dimanche, on recevait du *corned beef* ou des abats (comme le tube digestif et les poumons), du kip kap haché menu. Un sachet de frites était exceptionnel. On avait des *pleins* harengs (non des filets), du boudin noir, du cervelas. Avec la tartine, on aimait bien un petit bout de chocolat. Comme boisson, on avait du café coupé avec du malt. La bière était assez rare, quoique les mineurs buvaient assez bien. On pêchait dans la Meuse le goujon, la perche, la rousse, l'ablette et de temps en temps, l'anguille. A la Noël, un parent à l'Armée du Salut nous procurait un souper et un petit cadeau. On ne faisait rien de particulier pour les mariages et les communions.”

## **NICOLE (SERAING)**

“Je suis née en 1924, j'ai vécu à Seraing jusque 1934, à l'ancienne place de l'Abbaye aujourd'hui détruite. C'était une place au bord de la Meuse, séparée par une estacade; il y avait l'abattoir, une foire aux bêtes et une kermesse.

Chez nous, c'était un monde à part, un peu comme une ferme, avec nos traditions familiales propres. Plusieurs ménages y vivaient. Ma famille disposait de deux grandes pièces; une servait de chambre à coucher pour les quatre, l'autre était divisée par une cloison pour isoler un débarras avec les seaux... Nous élevions des poules et un cochon, et le grand-père avait ses pigeons pour le jeu colombophile, exactement comme dans le *Vî bleu*.

Le matin, les enfants recevaient souvent du pudding à la maïzena ou au lait; le grand-père buvait du café noir avec du sucre et un jaune d'oeuf battu, avec des tartines de sirop. A l'école, on emportait quatre tartines de pain blanc et du saucisson, ou une orange, une pomme, qu'on achetait en partant; un bidon de lait et de café qu'on réchauffait sur le poêle de l'école.

Le cochon (une fois l'an) était nourri de déchets de légumes et de son du moulin; on achetait le cochonnet au marché de Seraing. On n'en tirait pas assez de sang pour le boudin noir et on achetait du sang à l'abattoir.

Nous mangions beaucoup de poisson, parce que le grand-père aimait pêcher en Meuse avec sa chaloupe; il ramassait des rouses, des goujons, des brèmes, des brochets, des petites et des grandes anguilles. Il n'aimait pas tellement qu'on l'accompagne, on remuait trop. Au bord de la Meuse, je pêchais aussi, à la canne à pêche, des goujons et des petites anguilles. On vendait le surplus à une poissonnerie de la rue Morchamps, près de la Maison du Peuple. Je revois encore le beau panier d'osier où mon grand-père les déposait, j'étais fière d'aller les porter.

Au marché de Seraing, on achetait des harengs en saumure; on les dépiautait, on déposait une couche d'oignons roses, une couche d'oignons blancs, des épices et du vinaigre pardessus. On cuisait les saurets à la poêle ou avec des patates pêtées. Parfois, des moules avec des frites ou du pain beurré.

On buvait de l'eau ou de la bière maison. On achetait de l'orge et du houblon dans un magasin spécialisé du Molinay; on cuisait ça dans une grande marmite, puis on filtrait et on mettait en bouteille, on laissait reposer. Le citronné, c'était pour les fêtes.

En été, on achetait chez le pharmacien de la jujube, on la cassait, on la mettait dans un bidon avec de l'eau, on agitait pour avoir de la mousse. C'était rafraîchissant. On appelait ça du jus de calabre.

Ceux qui travaillaient à Cockerill recevaient de la poudre de coco, dans des petites boîtes, avec de la réglisse, de l'anis, etc.; on diluait dans de l'eau pour les ouvriers du four. Mon père en ramenait pour nous.”

## **WILLY (SERAING)**

“Nous allions à la coopérative place du Pairay en venant du fond de Seraing. On avait un carnet, toutes les commissions que l'on prenait étaient inscrites; on achetait du café, du sucre, des denrées, mais je crois que maman n'y achetait pas de légumes. Elle avait une prédilection pour ces braves gens qui entraient, prenaient une tasse de café et traitaient d'amitié. Des marchands ambulants venaient avec des charrettes à bras et plus tard, des charrettes tractées. On avait beaucoup de services à domicile, c'est assez curieux. On parle de “convivialité”, c'est encore un mot à la mode, ridicule; à ce moment-là, c'était tout à fait spontané; la marchande de beurre, par exemple, Marie, qui venait de Hesbaye, du pays de mon père et qui avait

l'accent puissant de son pays. Elle arrivait presque toujours à l'heure de midi, mon père qui rentrait déjeuner était là. *Qué nouvelles, Désiré*, elle causait wallon avec mon papa.

Pour avoir le pain amené par la carriole et le cheval, ma mère achetait des jetons à la coopérative. Le brave sonnait avec une trompette, on donnait les jetons et on recevait du bon pain blanc; on avait une ferveur pour le pain blanc et on ne parlait pas du pain gris qui est certainement supérieur. C'est plus tard, quand les gens sont devenus gras qu'on en a parlé. Mais le pain gris de ma marraine de la campagne, je ne l'oublierai jamais."

<b>LES COMMERCANTS (ISOLES) - 1947</b>			
<b><i>Jemeppe Ougrée Seraing</i></b>			
	<b>Jemeppe</b>	<b>Ougrée</b>	<b>Seraing</b>
<i>boulangerie, pâtisserie, etc.</i>	13	11	51
<i>boucherie, charcuterie, etc.</i>	25	31	59
<i>denrées alimentaires, cafés</i>	178	211	562

# LES MAGASINS D'ALIMENTATION

(avant-guerre)

## L'ÉPICERIE DE LA MÈRE D'HUBERT

"Étant revenu de France en octobre 1928, mon père a trouvé un travail d'employé dans une entreprise de construction (qui a construit le pont de chemin de fer à Sclessin, des lignes de haute tension). Comme mon père souffrait d'une angine de poitrine très marquée, il a cessé de travailler au bout de trois ans, en 1931. Il est mort en 41. Moi, j'étais à l'école moyenne; ma soeur de quatorze ans aidait ma mère dans son commerce. Il n'y avait pas d'heures de fermeture comme actuellement, ni des jours de congé. On ouvrait le magasin à 7 h 30 le matin sans arrêt jusque 9 h 30 du soir. Pour les repas, ma mère et ma soeur alternaient, mais ce fut plus dur. Quand ma mère s'est retrouvée seule. Voilà comment on a repris le magasin: un commerçant de la rue Cockerill avait des succursales ici, rue Plainevaux, à Tilff et à Sclessin; il fournissait les succursales et donc aussi mes parents jusque décembre 28. Puis mon père lui a dit: *Nous nous fournirons toujours chez vous mais nous gérerons nous-mêmes*. Finalement, on a acheté à des représentants de firmes comme *Le Soleil* (fabrique de conserves), *Marie Thumas*. On achetait les biscottes à la firme *Paquot*, directement. Des grossistes apportaient les savons, poudres, etc.; on achetait le café chez *Chat Noir*; le *Cordon Rouge* (marque de la *Vierge Noire*) était vendu aussi à des particuliers. On vendait également du café en vrac et on avait un gros moulin pour le moudre.

On avait le dépôt de la boulangerie: du pain tous les jours, de la tarte, de la pâtisserie; un peu de charcuterie, saucisson, pâté. De temps en temps, ma mère recevait une tête de veau d'une connaissance qui travaillait à l'abattoir, et elle la préparait, ce n'était pas de la gélatine !"

## L'ÉPICERIE DE LOUISE

"Je me suis mariée à vingt ans avec un plafonneur du charbonnage, qui travaillait après journée. On vivait bien. C'était en 1930. On mangeait du "deuxième beurre", de la margarine sur les tartines et pour la cuisine. J'ai tenu un magasin, une épicerie, je vendais des oeufs, de la charcuterie, des boîtes de conserve, du lard. On mangeait beaucoup de lard. Je viens d'en acheter une ou deux tranches au marché, il est tout jaune au bout d'une semaine et il faut le jeter. Le dimanche, j'étais fatiguée à cause du magasin, je me reposais, on se promenait. La Coop et les magasins se jalousaient. Dans le temps, il y avait beaucoup de crédit."

## UN ANCIEN BOUCHER

"Mes parents étaient des bouchers, ils avaient un travail fou. Mon père se rendait en train à Huy chez le fournisseur qui nous livrait dans un camion non frigorifique. Mes parents étaient fournis toutes les semaines pour 500, 600 kilos.

Nous n'avions pas de voiture, mais une charrette à bras pour chercher ce qu'il nous fallait. On mettait de la glace au milieu du comptoir. On a eu une loge dans le frigo commun à l'abattoir de Seraing.

Ensuite, mon père a construit un faux plafond pour y mettre trente blocs de glace.

On écoulait quatre à six porcs par semaine, beaucoup de lard, mais la clientèle présentait un large éventail. On ouvrait à 5 h 30 pour les ouvriers et on fermait après 22 h : les gens n'avaient pas de moyen de conservation. Un tram amenait beaucoup d'ouvriers de Cockerill en provenance de la Hesbaye, ils prenaient à la boucherie de quoi manger à l'usine. Un certain nombre de clients payaient par mois, des ingénieurs, des chefs de service, des employés avec quatre ou cinq enfants. Grâce aux souches, on peut encore savoir ce qu'ils achetaient par mois.

Comme seul le lard se conservait, les clients revenaient souvent. Mes parents ouvraient même le dimanche jusque 13 h, rouvraient à 17 h jusque 22 h pour la sortie des cinémas. Ce dur labeur leur procura une certaine aisance."

## LA FOIRE AUX BESTIAUX

"Le lundi matin, place de l'Abbaye, avait lieu la foire aux bestiaux. Des piquets à boucle pour parquer les bêtes étaient placés par les ouvriers communaux. Les marchands achetaient leurs bêtes, et on tuait à l'abattoir, surplace; l'abattoir fournissait les bouchers des environs et non les particuliers, à part le sang de porc." (Nicole)



Le magasin de l'Union Coopérative, place du Pairay.  
("Seraing", Administration Communale)

## LA BOULANGERIE DE LA COOP

"En octobre 45, je suis entré à l'Union Coopérative, rue Grétry, où je suis resté dix-huit ans (ensuite, je suis allé à Seraing, rue Paquay).

J'ai ouvert de grands yeux en entrant: de grandes tables, dix boulangers ensemble, un pétrisseur, cinq fours de 210 pains chacun Il sortait 1.050 pains toutes les heures et quart !

A cette époque, la boulangerie avait eu la soumission pour les prisonniers de guerre allemands.

J'étais devenu un salarié, alors qu'avant, dans une petite boulangerie, j'avais un contrat, une petite prime et un gâteau le samedi. En 45, je gagnais 8 F/heure et 13 F quelques semaines plus tard. Nous étions syndiqués et nous avons toujours eu un salaire plus élevé que la concurrence.

Le pétrisseur faisait la pâte pour tout le monde, à l'étage; la pâte tombait par une trémie sur une grande table, on roulait à la main. Un chef d'équipe surveillait

la cuisson. Au travail, il y avait une discipline. Les heures de repas étaient contrôlées et on ne pouvait pas fumer. Chez mon ancien patron, on mangeait quand on avait le temps.

Puis, ça s'est modernisé: avec les machines diviseuses peseuses à la chaîne, on a gagné deux heures.

Trois équipes de douze hommes travaillaient et durant sept nuits consécutives pour chaque équipe à son tour.

On risquait la même maladie que les mineurs, beaucoup de boulangers sont asthmatiques. Auparavant, on déversait les sacs de farine; celle-ci tombait dans des trémies en toile, tout cela dégageait beaucoup de poussière. Certains ne regardaient pas le risque et restaient là-dedans.

Moi, j'ai une bronchite chronique. Il y a deux ans, on a dû aspirer dans mes bronches.

Au début, on déversait sept sacs et demi pour un four, il y avait un circuit avec de l'eau, etc. On battait le sac avec la machine pour récupérer le fond (parfois un kilo, un kilo et demi) qui servait à ce que le pain ne colle pas ou au pain donné au bétail.

Le réfectoire, les douches, le vestiaire, tout était bien séparé; à Seraing, il fallait même prendre l'ascenseur.

On avait deux costumes, deux chemisettes chaque année, lessivés par une entreprise. Tout cela s'est réalisé automatiquement, nous étions à l'avant-plan dès que la commission paritaire prenait une décision.

On passait des heures pour l'entretien, pour le nettoyage en fin de journée.

Les cuves étaient étamées pour qu'elles ne rouillent pas.

On a toujours servi la clientèle en tant que coopérative." (M.H.)

# Vivre pendant la guerre

## L'OUVROIR D'OUGRÉE

“Il manquait de TOUT. On recevait à manger en échange de timbres de ravitaillement, sinon c'était au prix fort. On allait bien loin, jusqu'Arlon pour avoir quelques carottes chez les paysans; on troquait avec eux; ma mère cousait des tabliers, des blouses qu'elle échangeait contre de la nourriture. On recevait des tartines dans les fermes, mais pas toujours.”

“Celui qui avait quatre, cinq gosses a eu faim. Chez nous, par exemple, j'étais la plus grande et je disais à ma mère: *Maman j'ai faim*, elle me donnait vite une croûte de pain qu'elle avait gardée pour moi, *Mange-la en cachette des autres*.”

“Beaucoup montaient à la campagne, mais les trains étaient contrôlés. Ma mère qui a traversé la frontière du Luxembourg sans passeport a été condamnée à deux mois de prison.”

“Pour les gosses d'Ougrée-Marihaye, il y avait des dîners organisés dans les grands bureaux, sur les quais.”

“Moi aussi, quand mon père était ouvrier à l'Espérance, j'allais tous les jours à pied à Seraing, rue Nicolay, pour recevoir le repas de l'usine.”

“Le terrain de football était devenu un jardin potager; place des Martyrs, on avait aussi planté des légumes et quelqu'un montait la garde la nuit quand les patates étaient bonnes à arracher.”

“On allait glaner. Les femmes demandaient la permission de glaner dans les champs de haricots ou de blé.”

“Nous, on ne glanait pas, on volait du blé quand le type avait le dos tourné.”

“J'ai vu une femme voler de la farine dans le magasin.”

## SOUS LES BOMBARDEMENTS (OUGRÉE)

“Pendant les bombardements, les gens avaient pris l'habitude de se réfugier dans une espèce de tunnel qui commençait rue de la Station, passait en dessous de la route et débouchait rue de Bonnelles. Quand l'usine fonctionnait, des wagonnets y circulaient. Des gens ont logé là pendant deux, trois mois et appelaient ce lieu *le Rat*. On y a célébré la messe dans un coin; des ouvriers d'Ougrée avaient fabriqué une caisse en fer avec une porte, une sorte de tabernacle pour célébrer le Saint Sacrement. Une communauté s'est développée, les gens se rendaient service. On pouvait se tenir debout, et la largeur était d'environ trois mètres.” (Jean M.)

## UNE DAME DE JEMEPPE

“Je n'avais pas d'argent. J'étais à peine mariée depuis six mois que mon mari était mobilisé; il est revenu trois ou quatre mois plus tard. Il était tourneur à Cockerill et il a fini comme ingénieur, en ayant travaillé cinquante ans.

Après le mariage, j'avais cessé de travailler et j'ai dû redevenir vendeuse en 40; quand mon mari est revenu, j'ai cessé.

Tout était dur à se procurer. On ne trouvait plus de beurre ni de chocolat. On faisait des chiques-maison, des couques au son. A sept ou huit ménages, on montait la garde dans les potagers du Coin de Terre quand les patates et les légumes étaient prêts à être ramassés. On a élevé des poules, des lapins, un mouton.

On allait s'approvisionner chez un ami à la campagne ou chez un boucher de connaissance. Ma belle-sœur à Verlaine nous laissait cueillir des fruits dans son verger. Mon mari volait des betteraves, on les nettoyait, on les pressait, on cuisait le jus et on en tirait des pots et des pots de sirop. Je recevais une double ration de sucre pour mon bébé, que je nourrissais au sein; sinon on avait de la saccharine.

Je n'ai pas eu faim, je n'ai jamais mangé de rutabagas. A la Saint-Nicolas, je rhabillais des poupées pour la fille, qui n'a jamais su ce que c'était du chocolat ou une orange avant la libération.

On a vendu beaucoup de choses, les cristaux du Val-Saint-Lambert sont partis à la brocante, les draps de lit servaient à faire des chemises, les couvertures pour faire des manteaux; je tricotais des restants de laine. Je faisais tout de mes dix doigts. Je n'ai pas gardé un mauvais souvenir de la guerre. On voyait beaucoup les amis, je prenais la petite avec moi pour les retrouver, on jouait aux cartes.

Après la guerre, on a eu un moment difficile. Il fallait racheter de tout, car on avait tout utilisé, tout usé jusqu'à la corde, son linge, ses habits, etc. Je n'avais aucune famille pour m'aider.

Aujourd'hui, les gens possèdent beaucoup, mais ils sont envieux, ils ont moins de contacts, d'amitié, d'entraide."

## **SANS SON PÈRE**

"J'étais enfant unique. Mon père est resté prisonnier pendant cinq ans en Allemagne. Il était ouvrier à Cockerill. J'avais dix ans en 1940. Nous n'avions pas de ressource, ni potager, ni poules, etc. Nous allions à pied, ma mère et moi, dans les villages, jusque Verlaine.

Les fermiers donnaient toujours quelque chose, plusieurs tartines beurrées en général; c'était moi qui demandais, ils se *faisaient mal* sans doute de me voir. On vivait ainsi. Cockerill ne nous a rien donné, je n'ai pas connu les repas gratuits; à l'école, j'ai juste reçu des pastilles de vitamine. Certains ont mangé de la colle à tapisser, à cette époque. Moi, tant que j'avais ma maman, ça allait, je ne me plaignais pas. C'était une femme courageuse, pas triste. On glanait le blé et les patates; on chipait, on se faisait engueuler si on était pris, mais pas plus. J'ai surtout été privée à cause du chocolat.

A une Saint-Nicolas, j'ai reçu cinquante bâtons de solus, donnés à ma mère par un commerçant qui distribuait à l'un ou à l'autre; sinon je ne recevais rien, ma mère n'avait rien. La voisine nous offrait du lait de chèvre."



Vieilles maisons de la rue de la Vallée détruites par les bombardements aériens de 1944

## **LA "DÉBROUILLE"**

"Je faisais la file dès 5 h du matin au magasin alimentaire du Val ou chez les épiciers, dès qu'il était annoncé une vente de riz, de haricots, etc. La file était de cent à deux cents personnes, et parfois quand c'était votre tour, il n'y avait plus rien.

Avec les timbres de ravitaillement, les produits n'étaient pas trop chers, mais au marché noir, c'était fou. Au magasin alimentaire de l'Azote, on distribuait des pois, des haricots très bon marché.

Je n'ai pas eu faim et je me suis même amusé, j'en suis gêné.



J'étais garçon de bureau dans une usine à Ougrée. Je gagnais 350 F/mois, mais avec mon commerce de cigarettes, j'avais 750 F/mois, sans compter mes rentrées pour l'animation dans les banquets de communion (500 F pour une soirée); j'étais artiste de music hall. Dans la famille, une femme avait un commerce de tabac; en 41, mon père a fait des cigarettes de luxe, avant que le ravitaillement ne s'organise.

Un ami qui était comptable au magasin du Val (à l'inventaire) chipait des "wecks" (bocaux pour stériliser fruits et légumes) que nous troquions chez des fermiers; ceux-ci en étaient très friands. J'allais de ferme en ferme, avec des échantillons dans mon sac.

Des amis à l'Azote recevaient des kilos d'engrais. Ils se mettaient tous ensemble, et quand ils avaient réuni de quoi remplir un camion, ils allaient dans les campagnes pour échanger l'engrais chez les fermiers, contre des patates. Celles-ci étaient entreposées chez un membre du personnel et chacun prenait sa part au fur et à mesure. Ils recevaient aussi des bons de coke, parce que l'Azote avait appartenu à Ougrée-Marihaye, gratuitement ou très bon marché, je ne m'en rappelle plus, et ils les revendaient cher."

### **NICOLE (SERAING)**

"Ma mère savait se débrouiller. On mangé des rutabagas comme tout le monde, mais on n'a pas manqué de grand chose. Mon père aval désherbé un talus, et aussi au Coin de Terre rue Halkin; le châtelain, propriétaire de ce terres, en avait laissé aux habitants qui se relayaient jour et nuit pour monter la garde autour des légumes.

Je me souviens des gâteaux aux carottes, des gaufres moitié farine moitié patates.

Il existait des produits de substitution pour beaucoup de choses, chocolat, café (malt: orge grillé), laine, etc.

Ma mère a vendu dans les Ardennes tous nos jouets de petite fille qu'elle troquait contre des denrées; j'y allais régulièrement aussi, 70 km aller à vélo, 70 km retour. Parfois, on mettait le vélo sur le train; il fallait éviter les contrôles, éviter les routes gardées.

Dans ces achats, on mettait tout l'avoir de la maison: un kilo de beurre coûtait 375 F en Ardenne, et 400 F en ville. Avec les cinq ou six kilos qu'on fraudait, on avait de quoi payer sa propre part.

Dans un quartier, cinq ou six ménages seulement se rendaient dans les villages; par exemple, j'allais le mercredi et le jeudi, le beurre était déjà revendu à des voisins, presque toujours le même réseau de gens. On achetait par 125 grammes.

Quand on était pris, que les denrées étaient confisquées, on empruntait autour de soi, de quoi recommencer. En 43, un oeuf coûtait 12 F et une femme d'ouvrage gagnait 2 F/heure. Une place de cinéma: 2 F.

Un bourrelier faisait de gros souliers de cuir, en échange de beaucoup de kilos de beurre; le troc fonctionnait.

Dans une usine de Sclessin, on recevait la soupe gratuite, tant de louches par membre de la famille. Dans les écoles, les enfants recevaient aussi de la soupe et une miche à la margarine.

J'ai parfois pleuré en grim pant des côtes interminables avec mon vélo chargé de beurre, etc., mais c'était la liberté, l'aventure, à dix-neuf ans. Avant, je n'allais pas plus loin que de Sclessin à la place de l'Abbaye à Seraing.

# Deux anciens prisonniers de guerre racontent...

## HUBERT

“J’ai été mobilisé le 25 août 1939, après avoir accompli mon service militaire en 36-37. J’ai gardé l’uniforme jusqu’au 2 mai 1945. Quand j’ai été capturé, nous avons pris le bateau jusqu’en Hollande, où nous avons été débarqués dans une prairie: après deux jours et demi d’évacuation, nous n’avions toujours rien reçu à manger et à boire; nous prenions l’eau du Rhin qui était à peu près aussi sale que l’eau de la Meuse maintenant, et nous mettions sur la gamelle, pour filtrer l’eau, un mouchoir aussi crasseux que l’eau !

Puis, nous avons roulé toute la nuit dans des wagons à bestiaux pour nous retrouver à Nuremberg. Après quinze jours, on nous a envoyés dans des *commandos*, c’est-à-dire chez des fermiers, etc. Moi, je cherchais une ferme, un endroit où, le cas échéant, j’aurais pu voler de la nourriture si j’étais mal nourri. Je suis tombé chez un fermier, le moins bon de la bande, et j’y suis resté trois mois et demi – j’ai attrapé entre temps deux angines carabinées et du rhumatisme articulaire aigu; le médecin allemand m’a transféré dans un hôpital pour prisonniers.

Ensuite, j’ai été placé dans un camp.

Le camp était composé de baraquements en bois. La vie était dure, mais nous étions ensemble, entre nous. Quand j’y suis arrivé, en novembre 40, il faisait noir; trois lits étaient superposés, c’était des planches non rabotées avec des matelas en fibre de bois qui tombaient en poussière; ils étaient pleins de poux. On a supprimé les paillasses et nous avons dormi carrément sur les planches.

Le matin, on recevait du *thé* comme ils disaient, fabriqué probablement avec des herbes séchées et de la saccharine; ça servait de boisson, ça servait pour se raser, pour tout. Il était jaune et avait un vague goût de sucre. Nous avions un pain gris compact d’un demi-kilo pour dix et un bout de margarine de la grandeur d’un demi-sucre en morceau; la margarine avait bon goût, il paraît qu’elle était à base de charbon.

A midi, nous recevions des feuilles de chou dans de l’eau, de la graisse de je ne sais pas quoi, c’était chaud, c’était le principal.

Des prisonniers, ravitaillés par les Allemands, s’occupaient de la cuisine. Nous avions aussi un morceau de viande bouillie tous les jours, elle était infecte. Le soir, nous avions une espèce de gelée fabriquée avec des produits artificiels. On finissait par s’habituer à la faim, elle ne m’a pas tellement dérangé.

Et le chauffage ! Nous étions endurcis, nous étions jeunes, j’avais vingt-cinq ans. On supportait ces ennuis plus aisément qu’actuellement.

Pour se laver et laver son linge, nous utilisions une petite brique de savon, un petit machin vert qui fondait; il fallait vite le mettre au sec quand on s’en était servi pour ne pas le voir partir dans l’eau.

En 41-42, nous avons reçu des colis de la Croix-Rouge et des parents; nous avons droit à un colis des parents tous les mois et demi. Encore fallait-il qu’ils puissent nous en envoyer parce que ce n’était pas gratuit. Ils envoyaient du pain d’épice; de temps en temps, du fromage de Herve qui puait après plus d’un mois de transport. Les Allemands détenaient les colis et nous en recevions un morceau chaque jour. *Swcheirierei*, disaient-ils en sentant le fromage. *C’est meilleur que toi*, ai-je répondu. De temps en temps, nous avions aussi du lard, mais il était rationné en Belgique; de plus, il devenait rance en cours de route. Pour le mois et demi, nous avions droit à un colis d’un kilo et demi, qu’est-ce que c’était !

J’ai surtout souffert de rhumatisme articulaire et d’une otite qui a traîné. Pour tout, on nous donnait de l’aspirine. Un prisonnier, occupé dans un atelier, a eu la jambe cassée; elle ne guérissait pas, les puces s’étaient mises à l’intérieur de son plâtre, une atrocité ! Il est bien resté trois mois ainsi, avant d’être rapatrié. Il est encore resté hospitalisé plusieurs mois à l’hôpital St-Laurent et en a gardé des séquelles, il boitait.

Le régime disciplinaire était dur, c’était la discipline d’un camp. Nous étions obligés de faire des exercices, soi-disant pour nous maintenir le moral. Nous marchions, nous courions, demi-tour, sous la surveillance des sentinelles, alors que parfois on n’en avait plus la force. C’était pour nous mater. En tant que sous-officiers, nous avions le droit de ne pas travailler, selon la Convention de Genève. Eux, s’en foutaient pas mal, c’était un chiffon de papier; ils essayaient de nous fatiguer pour qu’on accepte de travailler.

Ce qui était pénible, c’étaient les poux qui se mettaient dans la couture, dans le cou, sous les aisselles; nous étions démangés nuit et jour, même quand nous nous lavions, parce que les lits étaient des nids. De temps à autre, ils nous envoyaient à

l'épouillement. Ils prenaient nos vêtements qu'ils mettaient dans un autoclave pas assez chaud, juste assez pour faire éclore les oeufs !

Quand nous avons été plus costauds, après les colis, nous avons eu les puces. C'était désagréable, mais moins que les poux; elles piquaient, mais ce n'était pas le même genre.

Beaucoup ne supportaient pas la vie au camp. Les lavoirs étaient de grands bacs en bois alimentés par des robinets d'eau froide; les vitres étaient cassées à cause du gel. Je passais à la douche deux secondes pour me réveiller et me donner de l'énergie; nous n'aurions pas pu nous savonner avec ce savon qui fondait.

Pour nous raser, nous avions la même lame pendant plusieurs mois, nous essayions de l'aiguiser sur une tasse; nous nous arrachions la peau, mais on ne se rasait pas chaque jour.

Moi, c'est le moral qui m'a tenu.

Je nettoyais les chambres des officiers allemands; j'étais seul dans la chambre, je vois une radio et je cherche une *radio libre* pour écouter les nouvelles. J'entends un bruit. Vite, j'éteins le poste mais j'oublie de remettre l'aiguille au bon endroit. J'ai été condamné à huit jours de cachot. Je suis resté dans une cellule noire avec du pain sec et de l'eau.

Quand nous avons été évacués vers l'Autriche, je me suis échappé et caché deux nuits et un jour dans un bois, avec un camerade."

### WILLY

"Après mon arrestation, nous sommes arrivés à Berlin dans des wagons à bestiaux. Le voyage avait été abominable, la déchéance totale. A Berlin, on a ouvert. On rechargeait les locomotives en eau avec un manche qui tournait et qu'on mettait au-dessus de l'engin; nous sommes allés en dessous pour avaler les gouttes qui tombaient.

Nous avons été transférés à Greifswald en Poméranie (ancienne Pologne).

Dans le camp, mon ami B. explique en allemand que les sous-officiers ont le droit ne pas travailler et qu'il souhaite ce statut pour tous les porteurs du brassard de la Croix-Rouge.

A partir de ce moment, nous avons logé dans une caserne où les lits étaient superposés deux par deux et tous les sous-officiers y sont venus, n'ont pas travaillé. Nous avons été une compagnie de réfractaires au travail. Chaque fois que des membres des commandos revenaient parce qu'ils avaient une jambe cassée, une maladie, on les happait: *Es-tu courageux ? Tu ne travailleras pas, mais tu crèveras de faim...* De cette façon, nous avons rattrapé un avocat de Liège qui a failli être député rexiste, et d'autres.

Le matin très tôt, gymnastique obligée, et l'après-midi, avec *Pattes à ressort* derrière – nous, on l'appelait ainsi parce qu'il avait une jambe cassée et qu'il claudiquait – les corvées. Finalement, nous étions une grosse centaine. Les premières corvées que nous avons faites, par un temps de canicule épouvantable, torse nu, nous avons vidangé le *chalet des seize trous*. C'était seize trous dans des planches, les uns à côté des autres, qui servaient pour ces choses ordinaires. Vous imaginez bien... J'ai écrit un poème: *Ils n'en mouraient pas mais tous étaient frappés*; s'il faut l'appeler par son nom, c'était la chiasse !

Nous recevions à manger un bol de soupe, un soupe absolument infâme; parfois de la soupe aux poires – savez-vous ce que c'est ? – ou aux poissons crevés réellement, et nous avions un cinquième de pain, c'était tout.

Mais nous avons un courage formidable. J'ai reçu avec B. la charge de la bibliothèque; nous avons tous les livres de propagande allemande que nous foutions vraiment dans le fond du sac, et quand on pouvait s'en servir pour le cabinet, on n'hésitait pas. Il fallait faire attention, car les Boches contrôlaient. En tout cas, on ne les donnait pas en lecture.

Les premiers colis étaient pris sur les rations de la famille, on en avait bien conscience. René s'occupait des colis qui nous parvenaient trois, quatre jours après leur arrivée au camp. On savait ce qu'il y avait dedans, une partie était piquée, mais pas tout. Les Allemands ouvraient toutes les boîtes en même temps pour vérifier ce qu'elles contenaient, nous devions alors manger toutes les conserves.

Un incident vaut la peine d'être raconté. On avait volé dans les colis. Mais ce n'était pas les Boches. On savait que c'était dans les nôtres. Conciliabule avec quelques-uns, comme B. dont nos têtes se touchaient quand nous dormions. Il n'est pas question de le dénoncer aux Boches. Si un pauvre type fait la crapule, c'est parce qu'ils l'ont poussé. On a formé un tribunal avec un président, des assesseurs, un avocat de la défense pour celui qu'on avait surpris à manger des conserves volées, un avocat lui-même. On avait formé une société qui se gérait elle-même sans en référer aux Allemands.

La présomption avait été établie, mais, dans les attendus, on a fait valoir la vie pitoyable dans laquelle nous étions, qui poussait des hommes à commettre des actes hors des normes. L'accusé n'a rien eu comme peine.

La plupart des prisonniers souffraient de nombreuses maladies. Toutes les chemises pourrissaient à l'endroit que vous devinez. De surcroît, elles étaient envoyées à la désinfection. On les arrosait avec une lance d'eau froide. On restait des heures, accroupis.

Un jeune prêtre a commencé par de la dysenterie, puis il a pissé son sang, il en est mort. On a appris qu'il avait été placé dans une baraque et jeté au sol. On passait dans la cour, et quand on se trouvait à l'entrée de la baraque, un de nous entrait et se mettait au garde à vous devant le corps, puis le suivant, etc. Ceux qui croyaient et ceux qui ne croyaient pas y allaient. Mon ami B. a récuré son uniforme pour qu'il soit prêt au moment où le corps est sorti.

Ceux qui portaient en *commando* avaient un peu d'argent, ils achetaient des cigarettes polonaises, je crois, dans lesquelles il n'y avait rien, et une sorte de pain dur en galette. On s'est dit qu'il fallait acheter des fleurs en ville; c'est la seule fois où je me suis rendu en ville. Je marchais sur le trottoir, la sentinelle qui me suivait m'a obligé à marcher dans la rigole; je remontais sur le trottoir, il me tapait dans le dos. Les gens me voyaient passer comme ça. Je suis revenu avec ma couronne, en mettant un pied sur le trottoir, un pied dans le caniveau, et ainsi de suite.

Il y avait des *commandos* de différents métiers, des paveurs, etc. Ils venaient chez nous et nous les réconfortions; nous écrivions les lettres de ceux qui ne savaient pas écrire, etc. On parlait, on donnait des nouvelles de la résistance. Ils nous apportaient de temps en temps une demi-gamelle qu'ils avaient piquée et qu'on partageait entre nous. Un jour, le petit P. est venu près de nous pour nous parler de sa femme pour être réconforté et il nous donne une gamelle. C'était un tailleur d'habit de Liège.

Les Boches avaient demandé qu'on choisisse un *homme de confiance*. Il y en a eu de fort mauvais parce qu'il y a des gens qui trahissent, bien sûr, mais j'ai été désigné. On a annoncé la visite de l'ambassadeur américain. Nous nous sommes réunis et on a décidé que je parlerais à l'ambassadeur.

J'ai été propulsé avec les malades et les autres, pendant qu'on faisait tourner en rond sur la pelouse les réfractaires sous-officiers.

Le commandant du camp était là. Une fois, il a fait marcher des Français devant nous, à genoux, avec des briques dans les mains. Il les regardait avec une longue-vue et quand des types se relevaient, il les faisait maquer.

Il y avait un Flamand, un interprète. L'ambassadeur a demandé à parler à l'homme de confiance. C'est le Flamand qui s'avance. Les prisonniers présents ont hurlé, ont fait du bruit. La délégation américaine s'en est rendu compte, l'ambassadeur a parlé avec des prisonniers, puis il m'a demandé. Alors, je lui ai tout raconté, j'avais une cravate, etc. empruntés à quelqu'un qui avait encore des vêtements. Il m'a répondu en français qu'il demanderait un train pour rapatrier les malades. Il m'a serré la main en me disant *Soyez tranquille, nous la gagnerons*.

J'ai été porté en triomphe par mes camarades. Mais, rassemblement général avant de manger.

Le commandant, *Bouboule*, a crié mon nom, je suis sorti du rang, il m'a foutu sa botte dans le derrière, il m'a dévissé le coccyx. Il a exigé qu'on élise trois hommes de confiance, un pour les sous-officiers réfractaires, un pour les *commandos* et un autre pour une compagnie du camp. On a siégé toute la nuit, à la lueur de la faible lumière du mirador. On a proposé des noms, et à ma place, parce que je serais refusé, ce fut B. Dans les jours qui ont suivi, on m'a laissé en paix, mais je redoutais d'être envoyé dans le camp de représailles pour prisonniers de guerre.

Environ un mois plus tard, les Américains sont revenus et ont demandé après moi. J'ai expliqué la situation. Vers 3 h du matin on est venu m'annoncer que j'étais rapatrié, que l'ambassadeur l'avait exigé.

Je pleurais comme un veau. Je suis rentré sans l'avoir voulu, après dix-huit mois."

# Des résistants d'ici

## JOSEPH R. (OUGRÉE)

### DANS LES VICTIMES DE LA GUERRE...

#### **SERAING:**

##### ARMÉE

<i>Militaires morts au champ d'honneur</i>	56
<i>Prisonniers de guerre décédés en captivité</i>	16
<i>après le retour</i>	3
<i>disparus</i>	3

##### RESISTANCE

<i>Fusillés</i>	19
<i>Abattus par la Gestapo</i>	5
<i>Tués lors de la libération</i>	11
<i>Travailleurs obligatoires décédés dans les geôles allemandes</i>	42
<i>Prisonniers politiques décédés dans les geôles allemandes</i>	67

#### **OUGRÉE:**

<i>Morts au champ de bataille</i>	32
<i>Fusillés ou morts en captivité</i>	70

Source: les Rapports de l'Administration communale de Seraing de 1944-46 et d'Ougrée de 1945.

“En tant que militaire, je devais obtenir le papier de démobilisation pour recevoir des timbres de ravitaillement, à la citadelle de Liège. Je m’y suis d’abord rendu pour observer. Il me semblait qu’il y entrait plus de militaires belges qu’il n’en ressortait. Je ne suis pas entré. J’ai toujours tout fait pour ne pas être prisonnier. C’était extraordinaire que les anciens militaires se soumettaient à la nouvelle autorité en demandant leur papier de démobilisation.

A ce moment, j’étais un marginal.

Le 1 septembre, il est paru des affiches informant que les militaires n’avaient plus besoin de se présenter à la citadelle, ils pouvaient aller au commissariat. Nous étions en 1940.

Fin septembre, j’étais dirigé comme employé à l’Administration Communale d’Ougrée pour le compte du Ministère du Ravitaillement.

Je suis entré à l’Armée Secrète. Constant P. était mon chef et nous formions une cellule de cinq. Les autres ignoraient même que j’avais le contact avec Constant, qui était employé à Cockerill.

Mon activité professionnelle consistait à répertorier les terrains cultivés. Mais on sabotait déjà par tous les moyens. J’ai répertorié avec une négligence totale.

Comme je savais imiter des écritures, j’ai fabriqué des cartes d’identité à partir de 42. On m’a donné à imiter des cartes d’identité et des permis de travail, y compris le cachet de la Kommandantur du Werbestelle. J’en ai fait environ cinq cents, mais je ne conservais aucune liste des cartes que je délivrais, je retenais de mémoire. Mais j’ai dû arrêter, car l’Administration m’a mis en congé début 1943.

Mis en congé, je touchais toujours mon traitement. Je suis reparti dans mon village, où je de vais soi-disant faire la garde pour les terrains. Je devais encore pointer une fois par mois au Palais de Justice à Liège.

Je suis parti définitivement d’Ougrée en mai 44. Ma femme a été évacuée chez mes parents. Quelques jours après, grande rafle à Ougrée.

Il y a aussi eu des bombardements, ma belle-mère a été tuée dans notre maison ici, au fond du jardin.

A la Libération, j’étais inscrit à l’A.S. de mon village, on était resté à vingt-cinq. On a nettoyé le terrain et ramené à Ben Ahin quinze à vingt prisonniers allemands; c’est là qu’on les centralisait.”

**JEAN HANSEN de SERAING**

"Nous avons connu Jean Hansen, enfant, quand il accompagnait sa mère (...) dans les réunions syndicales de la centrale du Personnel Enseignant Socialiste. (...)

Il ne va pas se contenter de la presse clandestine. Jean Hansen, à peine âgé de 19 ans, entre à l'Armée Belge des Partisans. (...) Il s'acharne à poursuivre ses études. Il est en troisième candidature de médecine. (...)

Entre autres coups d'éclat, Jean Hansen, avec un groupe où se trouvait le célèbre vulcanologue (Haroun Tazieff, NDLR), avait participé au dynamitage de la cabine d'aiguillage de la gare des Guillemins. (...)

C'était le 15 novembre 1943. Au retour d'une mission, un petit groupe de partisans, dans une nuit d'encre, se replie d'Angleur sur Seraing. Tout à coup, des autos allemandes dans une desquelles se trouvait probablement leur dénonciateur, arrivèrent en sens inverse et entreprirent de les arrêter. Jean Hansen faillit réussir à s'enfuir le long du chemin de fer qui longe la route et les usines. Mais la fusillade eut raison de leurs efforts. Ils se retrouvèrent à la prison St-Léonard. Cacher ce qu'ils avaient fait était impossible. Jean, pour sa part, fut pendu cinq fois par les bras ramenés dans le dos et frappé chaque fois jusqu'à l'évanouissement. Après de multiples interrogatoires, on les amena à la Gestapo, boulevard d'Avroy, pour recommencer de nouveaux interrogatoires. Ceux-ci avaient toujours pour but de découvrir l'organisation qui avait commandé les sabotages et ceux qui en faisaient partie. Selon certains témoignages, l'officier qui interrogeait Jean Hansen aurait déposé son revolver à sa droite. Jean, qui était gaucher, avait ainsi l'arme à sa portée. Il s'en serait saisi et aurait abattu un des trois officiers présents. (...)

Jean Hansen, Ludovic Jacob et Gérard Ruysen furent condamnés à mort. Pierre Ottogalli, déporté, n'a malheureusement pas survécu longtemps à son retour de captivité.

La sentinelle allemande de la cabine d'Angleur vint témoigner au tribunal. Sa déclaration mit en évidence l'humanité de ces partisans qui allongèrent le cordon de la charge d'explosif afin que le soldat désarmé ait le temps de se mettre à l'abri. La sentinelle, en effet, souffrait de rhumatisme qui l'empêchait de courir. (...)

Les trois jeunes compagnons avaient décidé d'être inhumés ensemble. Mais les parents des deux autres ont préféré la pelouse d'honneur. Et voilà pourquoi, aux Biens Communaux, cent mètres plus bas que la tombe de Julien Lahaut, reposent ensemble dans le caveau familial, Jean Hansen, sa mère et son père." (Théo Dejace)

**LE PLUS AGE DES RESISTANTS SERESIENS**

**Modeste DIVE**

Quoiqu'âgé de plus de septante ans, Dive Modeste, entra dans la Résistance dès le début des hostilités.

Son activité se manifesta tout d'abord par la diffusion de la presse clandestine dont sa demeure, rue Chapuis à Seraing, servait de dépôt, ainsi que de lieu de réunion des principaux responsables de la région.

Il fut également un des pionniers de *Solidarité* et les illégaux trouvaient toujours chez lui asile et réconfort. Non content de diffuser sur une grande échelle la presse clandestine, il installa chez lui un dépôt d'armes et de munitions de dynamite pour les partisans. (...)

Le 20 janvier 1943, peu avant minuit, la Gestapo, sur dénonciation, vint cerner sa demeure où Jules Descy de Gesves, commandant dans les Partisans Armés, recherché par l'occupant, se trouvait afin de préparer et de réaliser d'importants sabotages. Sans perdre son sang-froid, Dive Modeste tint tête aux Allemands, discutant avec eux et permettant de la sorte à Descy Jules de s'enfuir sur les toits, d'où il opposa un barrage de feu en tirant toutes ses cartouches. Descy succomba néanmoins sous le nombre (...).

Embarqués tous deux, ils furent conduits à la citadelle de Liège et jugés par le Conseil de guerre allemand le 4 février 1943. Descy Jules fut condamné à la peine de mort et exécuté le 18 février, tandis que Modeste Dive se voyait octroyer sept ans de forteresse.

Transféré en Allemagne après sa condamnation, il endura stoïquement les souffrances que lui firent subir les bourreaux des camps nazis. (...)

(A cause de) son esprit de résistance (...), l'occupant décida de le transférer dans un camp de punition spécial où sa santé fut tellement ébranlée, et vu son grand âge, qu'il fut autorisé à rentrer (...). (Après) vingt-sept mois de souffrances (...), il rendit le dernier soupir.

<b>POPULATION en</b>	<b>1935</b>	<b>1939</b>	<b>1947</b>	
<i>Seraing</i>	43.831	42.557	42.292	<i>(avec Sclessin)</i>
<i>Ougrée</i>	19.842	19.927	19.245	
<i>Jemeppe</i>	13.652	13.873	13.775	
<i>Bonnelles</i>	1.905	1.999	1.907	
<b>METIERS</b>	<b>Jemeppe</b>	<b>Ougrée</b>	<b>Seraing</b>	<i>(1947)</i>
<i>ouvriers (+ environ 12.000 migrants)</i>	4.038	6.121	12.890	
<i>employés</i>	1.200	1.912	3.470	
<i>patrons, indépendants</i>	862	884	2.316	
<i>médecins, spécialistes</i>	11	20	60	
<i>pensionnés</i>	1.407	1.589	4.142	
<b><u>CHOMEURS, ASSISTES</u></b>				
<i>A Seraing, en 1936, il y avait environ 1.600 chômeurs complets (la moitié était assurée, l'autre aidée par l'Assistance Publique), et 1.200 partiels. L'Assistance Publique aidait encore plus de 5.000 personnes.</i>				
<b>Source</b> : Recensement de 1947 et Rapports de l'Administration Communale de Seraing.				